

qu'on l'eût tenu quelque barreau par derrière.

Robert venait nous voir assez souvent, et je m'étais aperçu plus d'une fois que les petites épargnes destinées à quelques rares parties de plaisir ou à la toilette de Geneviève, passaient invariablement du tiroir de la tante dans la poche du neveu. Je ne m'en plaignais pas, parce qu'il m'était, après tout, plus facile de sacrifier ce peu d'argent que d'affliger l'excellente créature ; elle rachetait ces petites prodigalités par tant de travail, de frugalité et d'économie, que j'avais l'air de ne rien voir. En cela je cherchais plutôt mon repos que son avantage, et, si j'avais eu plus de sens, j'aurais compris que mon devoir était de l'éclairer. Parce que l'infirmité de ceux qui vivent à vos côtés est encore peu de chose et ne vous cause nulle gêne, il ne faut pas fermer les yeux ; mais, bien au contraire, y prendre garde, la soigner et la guérir.

J'étais parti pour la Bourgogne, où j'allais étudier un travail qu'on voulait adju-ger prochainement ; mon absence devait durer une douzaine de jours. Geneviève était seule avec notre garçon, Marcel, qui n'avait que trois ans. Je n'ai donc su que par elle tout ce qui se passa alors et que je vais raconter.

Le surlendemain de mon départ, Robert vint la voir. Il lui parut inquiet et abattu. A toutes les questions, il ne répondait que par des mots interrompus ou par des soupirs. Elle le retint à dîner ; mais il ne mangeait rien et devenait toujours plus triste. Tourmentée, elle le pressa davantage ; alors il se mit à dire que la vie lui déplaisait, et qu'un jour ou l'autre il la jetterait là comme une paire de souliers usés. Geneviève, saisie, voulut en vain combattre son découragement ; plus elle parlait, plus Robert s'exaltait dans sa résolution. Jusqu'à ce qu'il eût fait entendre qu'il ne lui restait plus d'autre parti. Sa tante le pressa de s'expliquer ; mais il s'obstinait dans ce silence têtue des coupables qui ne veulent point avouer. Tout à fait épouvantée, elle alla reporter dans son berceau le petit Marcel, qui s'était endormi sur ses bras, et revint vers Robert, décidée à lui arracher son secret.

Elle le trouva les deux coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains comme un désespéré. Geneviève lui dit tout ce que son amitié pouvait inventer ! elle lui parla de son père, de la promesse qu'elle avait faite de le remplacer ; elle nomma, l'une

ne le croyez ; car je n'ai pas tout dit.

— Et que vous reste-il donc encore à dire, malheureux ? s'écria Geneviève.

Son neveu s'était levé, pâle et comme hors de lui.

— Eh bien, dit-il en montrant les papiers des créanciers, il fallait payer tout cela sous peine d'aller en prison et je l'ai payé.

— Vous ? comment ?

— Avec un billet.

Elle le regarda sans comprendre.

— Quel billet ? demanda-t-elle.

— Un billet signé du nom de votre mari.

— Que dis-tu, malheureux ? un faux ?

Il baissa la tête ; Geneviève joignit les mains en poussant un cri ! Tous deux restèrent un instant sans parler. Enfin la tante se releva, prit Robert par les coudes et le secoua.

— Tu m'as menti ! s'écria-t-elle ; tu ne dois pas cent louis, tu n'as pas fait un faux, et tu ne veux que me soutirer de l'argent ?

Le jeune homme releva la tête en rougis-sant.

— Ah ! j'ai menti, bégaya-t-il ; eh bien, c'est bon ! alors, n'en parlons plus.

Il prit son chapeau et sortit précipitam-ment.

Geneviève le laissa partir ; mais elle passa une nuit terrible. Elle se redressait à chaque bruit, croyant qu'on venait lui apprendre l'arrestation ou la mort de Robert ; elle s'accusait de dureté. Deux fois elle mit son châle pour courir chez son neveu, et deux fois, un doute qu'elle ne pouvait renvoyer la retint. Le lendemain, une partie de la journée se passa de même ; enfin, vers l'après-midi, un inconnu à gros favoris, couvert de bagues et de breloques, se présenta avec trois billets signés de mon nom. C'étaient les faux dont Robert avait parlé !

Quand elle les vit, Geneviève devint très-pâle, si pâle, que l'étranger, qui s'appela M. Dumanoir, s'informa de ce qu'elle avait. Mais la pauvre femme, continuait à tenir les billets qui tremblaient dans sa main et ne pouvait répondre. M. Dumanoir fronça le sourcil ; enfin, ne sachant que dire, elle lui demanda de qui il tenait ces valeurs.

— Vous pouvez voir, répliqua l'inconnu en montrant, au revers, la signature de trois ou quatre endosseurs.

— Et Monsieur a besoin . . tout de suite.

ne jamais pu me raconter, parce que, seu-lement quand elle y pense, la douleur lui coupe la voix. Tout ce que j'ai su, c'est qu'après beaucoup de larmes et de prières, voyant l'homme aux billets décidé à faire arrêter Robert, et celui-ci cramponné à la fenêtre, où il menaçait de se jeter dans la cour, son cœur n'y put tenir ; elle courut au secrétaire qui me servait de caisse, y prit treize cent cinquante francs qui étaient toute ma réserve, et les offrit pour racheter les billets. Le créancier parut d'abord hésiter, mais, sur l'observation que Robert était sans ressources, et qu'en refusant cette transaction il perdrait tout, l'échange se fit de la main, et M. Dumanoir partit. Après avoir remercié rapidement sa tante, Robert le suivit.

Il y avait eu dans son accent et dans son attitude un changement si subit, que Geneviève en fut frappée. Restée seule et remise de son émotion, elle repassa dans sa mémoire tout ce qui venait d'avoir lieu, et y trouva quelque chose de singulier. Plus elle réflé-chissait, plus les paroles et les actions de Robert lui laissaient de doute. Elle ne pouvait dire ce qu'elle soupçonnait, mais elle sentait qu'il y avait là quelque men-songe ! Elle espérait tout éclaircir à la pro-chaine visite du jeune homme. Deux jours se passèrent sans qu'il reparût ! Geneviève, dont l'inquiétude augmentait, confia Marcel à une voisine, et courut le chercher rue Bertin-Poirée.

En arrivant au cinquième, sur le palier de la petite chambre qu'il habitait, elle vit la porte s'ouvrir et un homme de mauvaise mine sortir chargé d'un paquet. Bien qu'il eût changé de costume et qu'il ne portât plus de favoris, elle reconnut M. Dumanoir ! celui-ci profita du mouvement de surprise qui la tint un instant sans parole pour passer vivement et descendre. Geneviève poussa la porte de Robert ; il n'y avait per-sonne ; mais les tiroirs des meubles étaient renversés, les armoires ouvertes et vides ; quelques vêtements hors d'usage restaient seuls dispersés à terre. Surprise de ce désor-dre, elle redescendit chez le portier pour lui demander des explications. Le portier ne savait rien et n'avait rien vu. Tout ce qu'il put dire, c'est que Robert était rentré l'avant-veille avec l'homme qu'elle venait de croiser sur l'escalier ; que tous deux paraissaient en grandes réjouissances et fai-saient sonner les pièces de six livres dans leurs goussets. Geneviève n'en pouvait plus douter : la scène des billets était une comédie

pourrai pas payer ce que je dois . . . Alors tout est dit Nous sommes perdus !

Par le fait, j'avais trois échéances pour le surlendemain, et la somme mise en réserve était destinée à y satisfaire. Sa disparition dérangeait tous mes calculs, détruisait mon crédit ! Je le fis compren-dre à Geneviève en lui montrant mon état de situation. La pauvre créature fut si altérée que je voulus cacher mon propre tourment.

Ce bon mouvement me rendit content de moi et me releva le cœur. Le courage que j'avais d'abord montré par amitié pour Geneviève me gagna peu à peu ; j'étais jeune, bien portant, je n'avais aucun tort, je sentis que toutes mes forces me restaient pour recommencer. L'important à cette heure était de faire honneur à mes engage-ments. Je parlai à Geneviève tranquille-ment, tendrement, comme un homme ! Je lui dis que rien n'était désespéré, mais qu'il fallait renoncer, pour le moment, à toutes les petites aisances du ménage, ne garder que l'indispensable et accepter la rude vie des plus pauvres ouvriers. Elle ne répon-dait qu'en pleurant et en me serrant les mains. Quand j'eus fini :

— Ah ! tu es encore meilleur que je ne croyais, me dit-elle ; je ne demande plus qu'une chose au bon Dieu, c'est de me lais-ser vivre assez pour te payer ta bonté !

Dieu a écouté sa prière ; et elle a rem-pli sa promesse, car ce qu'elle appelait ma bonté a été payé en bonheur, intérêts et principal !

Dès le soir même, je courus chez d'autres entrepreneurs auxquels je cédaï quelques marchés pour un peu d'argent comptant, et qui me prirent mes matériaux. Pendant ce temps, Geneviève faisait venir les mar-chands et vendait le meilleur de notre mo-bilier. Le tout réuni fit la somme dont j'avais besoin, et mes billets furent payés à l'échéance.

Mais la débâcle avait été visible ; on sut que j'étais rentré dans le régiment des gueux, et on me retira la considération qu'on m'avait prêtée. Je me présentai inu-tilement pour soumissionner ; nul ne vou-lait plus me faire d'avances ni de crédit ; on voyait ma ruine sans prendre garde à ma probité. Pour dernier malheur, Mau-ricet était absent ; le besoin pressait ; il fallut reprendre la truelle et vive de sa journée.

(à suivre)